

Stances oubliées (des)

Auteur(s) : Rabearivelo, Jean-Joseph

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

27 Fichier(s)

Citer cette page

Rabearivelo, Jean-Joseph , Stances oubliées (des), .
Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 17/04/2024 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/francophone/items/show/2161>

Description & analyse

DescriptionRecueil édité pour l'inauguration du Lycée JJR de "fragments de vers que notre illustre poète national a oubliés quelque part, et dont une partie a paru dans l'anthologie Amboara Voafantina, en 1927" : Levant romantique, Ambatofotsy, Le soleil du midi, Peut-être, Soir de pluie, A la bien-aimée, Chanson grave, Paysage d'été, Elégie, Concentre-toi mon âme, Thrène)
Éditeur(s) de la ficheResztak, Karolina

Informations générales

CoteNUM POE Edit STANCES OUBLIEES
Nature du documentEdition
CollationPublié par sa veuve, 1959, 14x22, 14 feuillets
État général du documentBon
Localisation du documentRendu à la famille

Présentation

GenrePoésie (Poème)
Mentions légalesConsultable sur internet. Copie et impression interdites.
Consultation possible de l'original à l'Institut Français d'Antananarivo.

Contact : brakotomanga@gmail.com

Éditeur de la fiche Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Notice créée par [Richard Walter](#) Notice créée le 16/12/2014 Dernière modification le 01/09/2022

CHANSON GRAVE

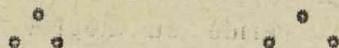


Helas ! je n'ai plus que les tout ultimes larmes
à verser. C'est elle, elle qui se dit ma soeur,
qui, pour s'amuser, me défera de ces charmes,
— Merci pour cette douleur !

Le tort est à moi qui pris une âme sereine,
un coeur confiant, malgré les vieilles chansons
où j'avais, jadis, médit de la race humaine,
— Merci pour cette leçon !

Oui ! car, désormais, emportant seul ma blessure,
frapperai-je encore au seuil d'une autre amitié ?
Non ! Elle m'apprend qu'aucune autre âme n'est sûre !
— Merci pour cette pitié !

Et je la bénis, elle que je dois peut-être
maudire ! A partir de ce jour, de ma saison,
qu'elle soit heureuse ou non je serai le maître —
le maître jaloux qui garde seul sa maison,
qui n'a pas besoin, pour cueille, d'un tiers être !
— Merci pour cette raison !



N'ombres-tu pas, pourtant, ma délicatesse
féminine, l'âme attachée à mon destin ?
Ne voiles-tu pas d'une implacable tristesse,
mais injuste, mon destin ?

Ah ! je la croyais du moindre mal incapable,
et de tourmenter mon âme, incapable aussi !
Maintenant, hélas ! tu me la livres coupable !
Cependant, crois-m'en, j'en ai tout l'être transi
et je m'y résigne, ivre, triste et misérable,
et je verserai les derniers pleurs que voici !
— Oh ! mais quand même, merci !

IMPRIMERIE LIVA
Rue Robert DUCROCQ - Antanimena
DÉPOT LÉGAL N° 1 DÉC. 1959

BMT.

KAB
2

TABLE

	Page
Préface	1
Levant Romantique <i>J. J. Robearivelo</i>	2
Ambatofotsy	3
Soleil du Midi	7
Peut-être	9
Soir de pluie	10
A la bien aimée	11
Chanson grave	12
Paysage d'été	13
Elegie	14
Concentre-toi mon âme	15
Apologie :	
Traduit du silence <i>Achildorz</i>	18

" Je sais que tu ne jouiras nullement
de mes derniers moments, —
" Car les spasmes d'agonie ne dureront point ;
" Aucune plainte de douleur n'échappera
de mes lèvres ;
" Tout est prévu pour m'épargner la souffrance, —
" Car tu me verras quitter la terre paisible
et sans rancune ! "

La Mort outragée, humiliée, sembla pleurer de rage.

x x x x x

Et le poète prenant la coupe de cigüe,
par lui-même préparée,
Absorba d'un trait la fatale boisson !
Ainsi, de son léger bateau, il coupa les amarres,
S'élança calmement et presque sans soucis
Vers le monde lointain que les astres habitent —
Et qui fut, pour ainsi dire, pendant
ses derniers jours,
L'objet constant de son rêve le plus doux !

Achildorz.

Ici commence enfin un singulier récit.
La Mort, cette Puissance détestée
de la race humaine, —
Cette terreur des moribonds et ennemie des nouveaux-nés
Fut invitée par le poète en une nuit de Juin,
A assister toute seule à la soirée d'adieu
Qu'il prépara sans hâte peu avant son départ.
— " Monstre infernal, lui dit-il, sans effroi,
" Tu n'ignores pas mes intimes désirs,
Et faucille à la main, tu es pressée de m'abattre !
" Seulement je te l'annonce avec joie :
une déception t'attend.
" Moi, fragile créature, je te méprise, — je te défie, —
" Et dédaignant tes affres, je foule aux pieds
ton prestige.
" Tel un fauve furieux dans sa cage d'acier —
" Torturé par la faim,
" Et auquel on présente une proie alléchante
" Sans qu'il puisse y toucher ; tel tu seras ce soir.

Certes, on se souvient que pendant sa carrière,
L'infortune et le déboire ont harcelé ce poète ;
Mais tout humain qu'il fût, il accepta
son partage ;

Et sans imiter Byron, loua l'Eternel en adorant la Nature.
On se demandait parfois, avec anxiété,
Pourquoi il préféra entreprendre trop tôt
Ce voyage que d'aucuns durement jugèrent insensé —
Laissant des œuvres de génie à moitié achevées
" Vraiment pensa-t-il aussi, de ce monde mystérieux
Je vois souvent contre moi, des éléments en révolte ;
Mais c'est pas pour autant qu'il faut haïr la vie ".
Cependant, entraîné par sa lyre enchanteresse —
Il dut songer au pays des fées, — imaginaire

— dans les contes, —
Mais réel dans ses songes ; — au Parnasse
d'outre-monde

Où il croyait trouver d'autres sujets de romances.
Hélas ! il est écrit qu'il accomplira son destin !

x x x x x

" Penses-tu donc ami qu'avec un cœur ainsi meurtri
" Et chargé de souvenirs par trop douloureux —
" Je pourrais chanter ? Non ! Plutôt, je devrais
gémir ! "

Mais le poète, avec sérénité, insista encore.
— " Plus l'homme, répliqua-t-il, souffre moralement,
Plus il s'inspire pour chanter la poésie. "
Malheureusement, ce ne fut pas mon opinion.
J'imaginai d'ailleurs qu'il voulut
que son SILENCE à lui
Traduisit par ma médiation, le secret
de son trépas —
Dont les rumeurs désobligeantes déforment
la vérité.
J'en convins alors.

" Ami, lui dis-je enfin, je préfère la valiha —
" La valiha à cinq dièses de nos ancêtres
" Pour m'accompagner dans mes chants ".
Résigné, les yeux mi-clos, et l'esprit assoupi,
Je commençai modestement à entonner
Des couplets improvisés ou dictés par sa Muse.

.../...

x x x x

Comme dans une vision, j'entendis murmurer
sa douce voix :

- " Grand frère, me dit-il, prends cette lyre,
" Ses cordes, quoique vieilles, sont au complet,
" Pour la première fois de ta vie, tu en joueras ;
" Et pour la première et dernière aussi,
" je t'apprendrai à chanter, — chanter comme
les cygnes
" Au déclin de leurs jours !
" Prends la lyre mon cher, elle t'attend ".
— " Ah ! répliquai-je, tu plaisantes, sûrement !
" Moi ! écrire des poèmes ! — homme vulgaire et sans talent ;
" Né dans la misère, — né pour l'ignorance ;
" Moi qui suis à mes soixante hivers —
" Non pas soixante printemps, — entendons-nous bien !
" Durant ce temps, des enfants en bas âge
me furent arrachés, —
" Ceux qui vivent encore ignorent où je suis.
" Et ironie du sort : l'être que j'adorais, hélas ! —
" Le Désespoir et moi, nous l'enterrâmes vivant !

Je dormirai, mon âme ... Encore un jour
de moins
Au tableau de ma vie ... Une heure
qui s'évade ;
Je veux boire en secret, dans l'ombre
sans témoins,
Le nectar de la vie en son vase
de jade ;

Et pendant qu'en repos mon corps
LAS D'ÊTRE HUMAIN.
Dans son lit, rêve et dort, concentre-toi
mon âme ...
Ecoute ... Voie loin ... Nous causerons demain ...
Ecoute les doux vers que le sommeil
déclame ;

C'est la nuit ; viens entendre, en mon souffle
rythmé
Ces quatrains inégaux que l'haleine
entrecoupe ;
Vois le dieu du sommeil de tout vivant
aimé
Qui vide doucement, pour moi, toute
sa coupe. ...

Et, tandis que je bois ce doux philtre
divin,
La liqueur, au matin, à ma bouche
est aigrie ;
Mon âme, près de moi, contemple
la féerie,
Le miracle de vivre. ... Un mot qui n'est pas
vain.

Tandis qu'au bord des eaux, dans l'agave
géant,
En rêvant le héron fait entendre
sa flûte,
Concentre-toi, mon âme . . . Ecoute
le Néant,
Ecoute ses chansons s'élevant en volute . . .

Le Vide, le Néant, dans son calme
apparent,
Est si doux qu'il sourit, si langoureux
qu'il pleure :
Ecoute s'échapper de l'étang
transparent
Le doux cri des roseaux que le zéphyr
effleure.

Concentre-toi, mon âme. Et tandis que
la Nuit,
Dans son léger char noir, vient et descend
et glisse,
Ecoute du Néant silencieux le bruit.
Et jouis, en cela, du charme et du délire.

Regarde à l'horizon le soleil radieux
Qui pâlit en mourant. Ecoute les prairies
Qui disent en leur voix un adieu
pour ce dieu
Et, dans l'ombre du soir, jouir des rêveries

CONCENTRE-TOI, MON AME

Concentre-toi, mon âme. Ecoute, il faut
l'unir
A mon cœur trop enclin aux douces
réveries,
Et regarde avec lui le beau soleil
finir
En éparpillant ses feux, ses flammes
aux prairies.

Attendris-toi devant les feux
de l'horizon.
Lorsque le jour finit et que les fleurs
expirent ;
Va humer le doux vent qui dépose
au gazon
Sa morsure en baiser. Vois les jones
qui soupirent ;

Vois sur les lacs d'argent, sur les étangs
d'azur,
La tige trop fragile et la feuille
trop frêle
Qui tremblent doucement sous l'air salubre
et pur ;
Vois les cheveux des jones que le zéphyr
démêle,

L'ilot de nénuphars, le dôme de latus,
Qui rassemblent leurs fleurs dans le beau
crépuscule,
Car elles ont souffert : l'impétueux Notus
A, le midi durant fendu leur pédoncule.

ÉLÉGIE

A Robert Edward Hart.

Que sont-ils devenus, ces chants d'enfants au soir
qui faisaient autrefois mes plus chères délices ?
Et la terrasse même où je venais m'asseoir
parmi les filles d'ombre aux naïfs artifices ?

Et les nobles vieillards qui nous y racontaient
leurs beaux exploits, tandis que, perçant la nuit dense,
le lamento poignant de leurs femmes montait,
dominant la ferveur du chant et de la danse ?

Une morne tristesse, avec un calme lent,
pèse aujourd'hui sur moi que mord la Nostalgie
Et seul, ô Croix-du-Sud, ton regard consolant,
ce soir, où, dans mon cœur, pleure cette élégie,

— lui qui vit tant de morts en sa perennité ! —
est pour moi le miroir où je puisse revivre
un peu des jours heureux d'un passé rejeté
et dont l'ombre nous fuit, impossible à poursuivre. ! !

PAYSAGE D'ÉTÉ

à André Chazel.

La pluie a laissé sur la ville
une sérénité :
Iarive, en ses murs d'argile,
a toute une beauté.

Plus loin fument quelques chaumières
et chantent des oiseaux :
Doucement vêtus de lumières,
tremblotent les roseaux

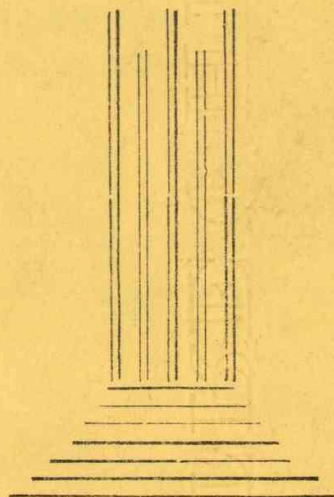
A nouveau, l'horizon flambe
et, paraît un fruit mûr.
Une fille a posé son lambe
et chante au pied d'un mur,

Mon coeur, à ces roseaux semblable
frémit, mais en secret ! —
Car sa barque a touché le sable
aride du Regret !

Jean Joseph RABEARIVELO

des STANCES
/
OUBLIÉES

EN COMMÉMORATION DE
L'INAUGURATION DU LYCÉE
Jean Joseph RABEARIVELO
PRÉCÉDEMMENT COLLÈGE MODERNE
& CLASSIQUE DE TANANARIVE

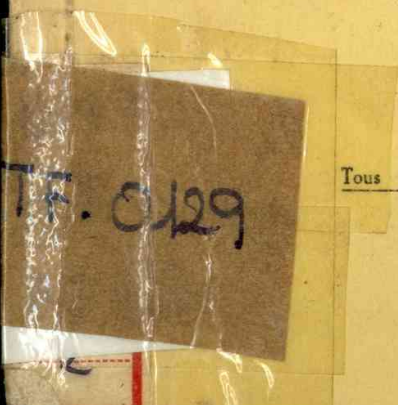


EDITRICE :

M^{ME} V^{VE} RABAKO-RABEARIVELO

Prix : 150 Frs.

Tous droits réservés



A LA BIEN AIMÉE !

Je vois le galbe de ton sein,
aimée, ô bien aimée,
Car cette vallée embaumée
t'évoque par son dessin.

Sa courbe pure a l'harmonie
ce soir, sous le couchant —
qui t'embellit quand, par le chant, —
tu subis cette agonie
que souffrent avec volupté
les fleurs, quand vers la plaine
se verse et se perd leur haleine
promise à l'éternité !

SOIR DE PLUIE



à Jox.

Il pleut, il pleut.
Le ciel qui, comme la joie était tout à l'heure bleu,
devient couleur d'amertume
et d'âme que la douleur consume.
Quelle langueur
dans le cœur !
L'âme pousse, on dirait, une secrète plainte
comme une maigre femme étreinte ;
un frisson s'insinue au fond
de soi. Mais sur les toits désolés, quel bruit font
gaïment les gouttes bondissantes ?
Evanescences,
s'en viennent, s'en vont, feus au vent,
des détresses. Oh ! plus souvent
chantonne,
joie inquiète en moi ! Que rien n'étonne,
sauf cet effroi,
cette peur de prendre froid !
Que se prolonge
le songe,
tandis qu'il pleut
et cesse de pleuvoir, et que redevint bleu
le ciel qui sommeille.
Songeons. Le Rêve veille.

PEUT-ÊTRE



Peut-être : mot d'amour, mais indécis
et vague,
Mot calin qui torture et toute âme
et tout cœur,
Attendu d'une bouche au soupir
moqueur.
Attisant le grand feu de l'Espoir
qui divague

Peut-être : mot mystère à la magique
vague
Qui s'éloigne du bord, puis approche
en douceur,
Mais pour ensevelir sous les flots
de l'erreur
L'Espoir qui passe au doigt d'un cœur
trompé la bague.

Peut-être : mot d'amour mais de factice
Espoir
Qui nous fait trouver blanc son drapeau
sombre et noir,
Un port sur son récif qui trompe
et décourage.

Peut-être : mot trompeur, un piège
de Géant,
Qui promène l'Espoir au jardin
du Néant,
Et fait étreindre, en vain, la douceur
d'un Mirage

Nymphé douloureuse, hélas, qui cherche
un abri,
Dans les parcs expirants, et parmi
les débris,
Les restes, les haillons de la divine
Amphore,
Que, de ses mains, elle a modelée
à l'aurore ;
Elle a des pleurs amers, comme elle a
des sanglots,
En voyant l'Agonie envahir tous
ses clos ;
Le Rêve, son ami ; son amant,
le Poète ;
Son frère, le Zéphyr ; la Beauté,
sa cadette,
Viennent à son secours, viennent
la consoler,
Et viennent l'attendrir, et la font
contempler,
Au soleil du midi, que la fleur
expirante,
Sur l'amphore brisée, offre l'odeur
mourante,
Et sème le parfum partout dans
les chemins,
Pour venir s'étouffer et mourir dans
ses mains.

LE SOLEIL DU MIDI

En vain le doux zéphyr adoucit
la chaleur,
En vain l'ombre des bois veut abriter
la fleur,
Le soleil du midi fait flétrir
les corolles
En y mettant ses feux couleur
de lucioles ;
C'est le jour le plus beau, mais, hélas,
le moment
Où des feux mertriers surgis
du firmament
Viennent tout ravager avec quelque
génie ;
C'est l'heure où toute fleur subit
son agonie ;
C'est l'heure de la mort arrivée
au jardin ;
C'est l'ivresse des dieux qui hument
le parfum,
Le doux parfum mourant des lys
et violettes,
De la rose au jardin ; c'est l'heure
du poète,
Qui voit son rêve ami dans l'air pur,
alourdi,
Venir des cieux brûlants au moment
du midi,
Il joue avec les dieux, il rêve,
il s'extasie,
Et dans la mort des fleurs, il voit
la poésie,

Doucement, vers l'horizon, s'en va
le soleil,
et les filles rustiques ramènent
leurs oies
en frédonnant en route la chanson
des joies :
apaiser la soif dans la coupe
du sommeil.

O pays de mes rêves, ô pays
sacré,
égayé de floraison, élargie
de pré,
le village que j'aime, le coin
ou respire

et vit la belle princesse de mon amour,
Je t'aime, tu sera mon éternel
séjour,
le berceau de mon cœur, le tombeau
de ma lyre !

La sève abondante fait mûrir les épis ;
et l'or s'éparpille, partout
sur les collines,
en grappes mûres sur des tiges
opalines,
en mille pyramides et tyrses jaunis.

Les hommes joyeux et gais,
armés de leur faux,
s'interpellent, chantent et se rangent
en groupe,
tandis que les femmes formant
une autre troupe
devisent très haut en maniant
leurs fuseaux.

Les hommes vont puiser les trésors
de Cérès,
leurs femmes les suivent et chantent
et sourient ;
tandis que les enfants se poursuivent
et crient,
sur les rivages par les meules diaprés.

On sourit, on chante, c'est l'heure
de la moisson,
les femmes joyeuses s'asseoient
sur les gerbes,
les hommes admirent leurs récoltes
superbes
tout en élevant dans l'air leur longue
chanson.

Comment t'oublier, ô beau pays
de mes rêves,
comment oublier tes gazons verts,
et tes prés,
et tes larges rizières bordés de grés
qui ressemblent bien à de florissantes
grèves ?

Comment oublier tes vallées verdoyantes,
tes magnifiques champs d'émeraude
et d'onyx :
verdis par le printemps, par l'automne
brunis,
et tes ruisseaux qui montrent leurs eaux
ondoyantes ?

Comment oublier les bruit, les chants
et les joies
de tes laboureurs aux heureux jours
de la Moisson ?
comment oublier la charmeresse chanson
de tes filles au crépuscule
avec leurs oies ?

Comment t'oublier, ô ma ville rêvée,
belles campagnes où m'attendent
mes amours ?
comment t'oublier pays, où, finis
mes jours,
dormira mon corps avec ma lyre brisée ?

AMBATOFOTSY
LEVANT ROMANTIQUE

(Village natal du poète)

Parfois je songe à toi, je songe
à tes bocages,
à tes larges gazons traversés
de ruisseaux ;
j'aime passer des heures au bord
de tes eaux,
ou rêver à l'ombre de tes épais
branchages.

Tes eaux murmurent au-dessous des massifs
d'herbes,
et semblent m'apporter la voix
de mes aïeux
ces hommes inconnus qui sont
silencieux
dans leur repos de mort, dans leurs tombeaux
superbes.

J'entends s'échapper de tes bois et
leurs branchages,
comme quelques voix sorties
de ces tombeaux,
en écho dans les chansons
de tes mille oiseaux...
en doux écho dans leurs extatiques
ramages.

Je crois voir grouiller sur tes sentiers
leurs ombres,
je crois les voir grouiller
sur la route où mes pas
s'acheminent, puis me dire :
" N'oublie pas,
de soigner et de fleurir nos tombeaux
trop sombres "

LEVANT ROMANTIQUE

Dans la douceur du rêve et de l'ombre,
la Nuit,
Nonchalamment, s'en va comme
elle était venue,
Et le disque d'argent suspendu
dans la nue,
Vers on ne sait quel gouffre, est descendu
sans bruit.

Une couche de flamme incandescente
et rose
Rougit l'azur de l'aube et bleuit
l'orient;
Peu à peu le soleil s'étire,
souriant,
Au sein de l'atmosphère encore
pâle et morose.

Comme un enfant royal au sein
de son palais,
Dans son berceau de feux rouges
et violets,
Costumes d'apparat pour
une heure divine, —

Il jette lentement sur ses pauvres
sujets
Le feu de son regard dont pas
un ne devine
Les mystères profonds ni les troublants
secrets.

INTRODUCTION.

Comme son titre l'indique, cette plaquette est un recueil de fragments de vers que notre illustre poète national a oubliés quelque part, et dont une partie a paru dans l'anthologie " AM-BOARA VOAFANTINA " en 1927.

Cette édition coïncidant avec la transformation du Collège Moderne et Classique de Tananarive en Lycée Jean Joseph RABEARIVELO, nous sommes heureux d'apprendre que l'inauguration de cet établissement aura lieu prochainement ; et nous remercions vivement tous ceux qui ont contribué à la réalisation de ce projet.

Enfin, nous sommes convaincus que le public trouvera dans l'apologie qui clôt le livre, quelques reflets des vérités psychologiques et non uniquement sentimentales qui éclairent le drame poignant de la mort du poète.

Tananarive le Décembre 1959

Tous les exemplaires portent
la griffe de l'éditrice.

M. RABAKO

896-91-1
RAB

BMT
CLI
RAB
2



896.91 -1
CAB
A 13